

Petits extraits...

Ce samedi 26.4.1986

Passé l'après-midi au bar du Lutetia avec un jeune professeur de philosophie, 27 ans, Michel Onfray, qui promène mélancoliquement avec lui un manuscrit refusé par tous les éditeurs parisiens. Il se réclame de Cioran, Matzneff, Bott et moi — et se refuse à tout compromis, ajoutant qu'il a suffisamment souffert dans son enfance des humiliations vécues par son père, simple ouvrier agricole. Comme je lui explique comment fonctionne le monde intellectuel parisien, il me demande à brûle-pourpoint comment je peux concilier tant de frivolité avec ma passion pour Louise Brooks ? Les deux me sont également nécessaires et j'ai passé l'âge du « tout ou rien ». Le mot qu'on exècre le plus dans la jeunesse, celui de « compromis », est aussi celui auquel on doit de survivre encore après trente ans. Et c'est sans doute celui qui vaudra un jour sa gloire à notre jeune philosophe inconnu.

Ce 14.6.1986

Gabriel m'annonce qu'il est amoureux fou d'une lycéenne de 14 ans. Sa mère, après avoir mis en garde sa fille, la laisse libre de le voir. Il a donc décidé de « changer de vie », ce qui signifie rompre avec ses maîtresses occasionnelles et donner la clé de son studio à la petite. Je demeure des plus sceptiques, tout en l'encourageant. Il a reçu une lettre chaleureuse de BPD — avec en-tête de l'Académie française — qui lui propose d'enterrer la hache de guerre. Et François Mitterrand a accepté de donner un texte sur lui dans le numéro spécial que prépare *Matulu*. Ça baigne, comme disent les jeunes. Olivier, lui, en revanche, promène son amertume à Deligny : il veut reprendre sa vie en main, travailler — et, visiblement, cela ne lui réussit pas. L'insatisfaction frivole du velléitaire lui seyait mieux que celle de l'ambitieux insatisfait de ne pas être à la hauteur de ses ambitions.

Ce 4.3.1988

Peut-être ce Journal va-t-il s'arrêter là... Nous partons tout à l'heure pour Lausanne (Ah! quelle nécropole, le cœur humain!). Je n'aimerais

cependant pas que ce journal donne une idée fautive de mes amis, Contat notamment, qui fut le plus tendre et le plus attentionné, ou Gabriel, qui m'a aidé à devenir celui que je suis, ou encore François Bott, d'une vulnérabilité émouvante. Quant à L., qui fut, en dépit de son agressivité et de sa jalousie, ma meilleure amie, je bénis les dieux de lui avoir un jour d'automne 1981, devant le Panthéon, fait croiser mon chemin. Certes, avec le temps *tout* se dégrade, on croit qu'ailleurs, avant ou après... Alors, on se dit : oui, le présent est désespérant. Il l'est, parce que nous n'avons pas la sagesse de consentir à nos défaites. Et, moins encore, de croire en nos victoires. Elles sont liées. Elles sont nous. Aurai-je encore le temps d'apprendre à les aimer, d'apprendre à m'aimer... J'ai trop médité de moi : le dégoût est nécessaire ; il n'est jamais suffisant. Tout cela est un peu bête, ce que j'écris aujourd'hui, un peu sentimental... Pardon.